4ème année— N° 16. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 18 novembre 1905

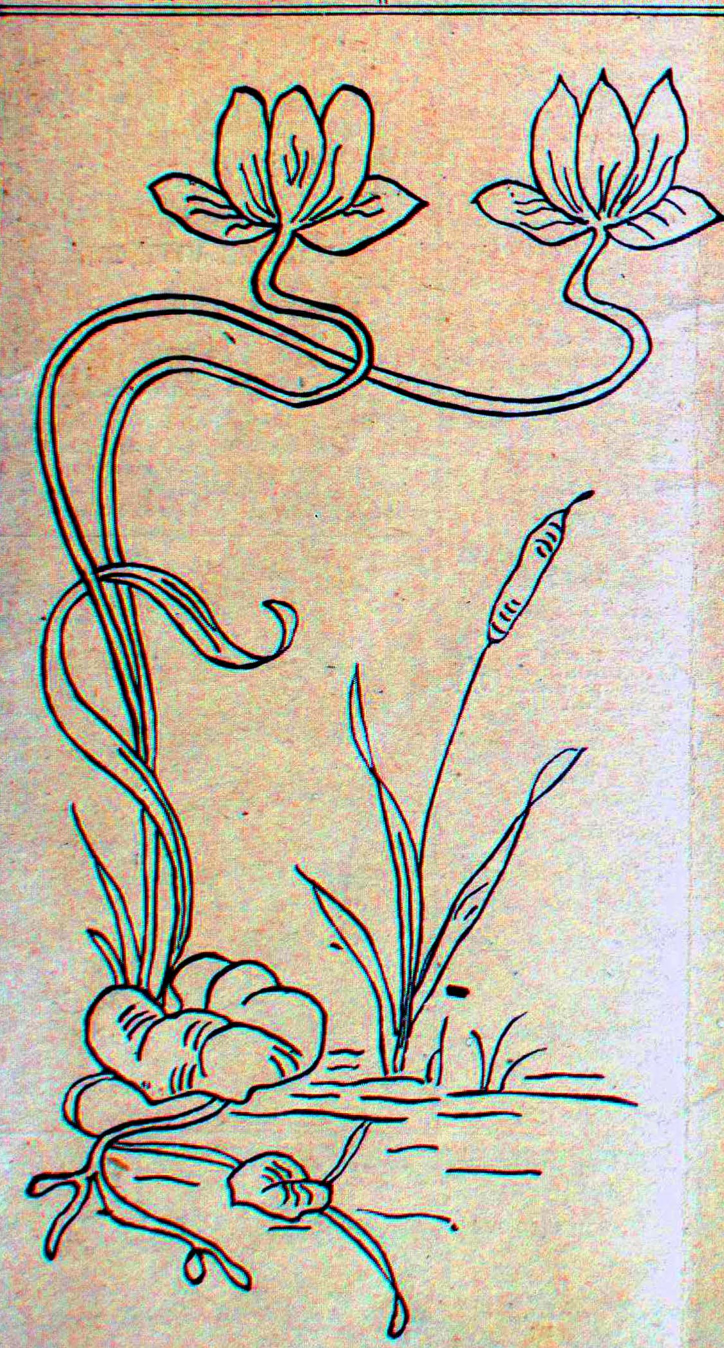
Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





...SOMMAIRE...



4ème année— N° 16. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 18 novembre 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.

NEVER MORE

—:o:—

Quand les hauts peubliers se profilaient ennoir
Sous notre ciel d'hiver, dans l'or mourant du soir,
Frissonnant sous la bise et la main dans la mienne,
Tu me disais : "Crois-tu que le printembs revienne?...
Loin de nous vers le sud en frileux passagers,
De grands oiseaux fuyaient aux pays étrangers,
Allant d'un vol rapide, aux îles de l'Aurore,
Réchauffer leur amour au soleil qui les dore.
Depuis... sous notre ciel, après le sombre hiver,
En plein avril, le cœur des roses s'est ouvert ;
Mais tu n'as pu revoir ni respirer les roses
Car debuis, pour jamais, tes paupières sont closes.

II

Que dit le rossignol, dans la rosée en pleurs,
Aux belles de vingt ans, qui dorment sous les fleurs ?

ANDRE LEMOYNE

SPLEEN

—:o:—

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
En se cognant la tête à des plafonds pourris ;

. . . .

...de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

BEAUDELAIRE

L'Oeuvre de M. l'Abbe Gustave Bourassa

Non, la tombe ne prend pas tout entiers les êtres que nous avons admirés, que nous avons respectés et aimés. Les uns restent à jamais dans le souvenir tendre que nos cœurs leur ont voué ; les autres demeurent non seulement dans l'impression forte qu'en ont gardé nos âmes, mais dans les œuvres vivantes qu'ils ont laissées après eux.

Il y a un an à pareille époque, presque à pareille heure, en ce mois de novembre qui jette, dans les esprits, son impression cruelle, la mort ravissait, brusquement, en quelques terribles minutes, un prêtre auguste, un homme éminent, dont le vide, causé par son départ, ne saurait être comblé. J'ai nommé M. l'abbé Gustave Bourassa.

Ce qu'ont été ses vues larges et profondes, sa lumineuse intelligence, la distinction de son esprit, sa foi sincère et forte, nul ne l'a ignoré. Mais ce qu'avait été son action merveilleuse pour le salut des âmes, son désintéressement vrai, l'étendue de sa charité, aucun de nous ne l'a entièrement deviné.

Peu à peu, après sa mort, se révélèrent les traits touchants de ses admirables vertus. Les pauvres, qu'il avait secourus dans l'ombre, ainsi que son Père Céleste le lui avait enseigné, manquant aujourd'hui du secours de sa main largement ouverte, se sont plaints tout haut... Et les malheureux qu'il avait apaisés, encouragés ou consolés ont laissé échapper leur secret.

Pourtant, sa bonté ardente ne s'est pas éteinte avec lui ; en son nom, les miséreux sont secourus, les découragés sont relevés et soutenus.

L'abbé Bourassa n'est plus, mais son action bienfaisante se continue toujours, et les semences de foi qu'il a jetées germent et mûrissent alors même qu'il repose dans sa tombe.

De toutes les œuvres de l'abbé Bourassa, celle qui est destinée à briller du plus vif éclat, c'est la création de l'Ecole Apostolique.

Peu de personnes connaissent l'origine et l'établissement de l'Ecole Apostolique.

Selon l'esprit de leur fondateur, les femmes dévouées qui la composent, semblent avoir adopté pour devise, ces paroles de saint Jean-Baptiste : "Il faut qu'Il grandisse et que moi, je décroisse" ; et elles en ont si fidèlement suivi la lettre qu'elles ont pu s'établir et vivre à deux pas de nous, sans que nous soupçonnions seulement leur existence.

Qu'est-ce donc que l'Ecole Apostolique et dans quel but a-t-elle été établie ?

J'ai, en ce moment, sous les yeux une esquisse de l'œuvre qui répond en tous points à cette interrogation.

L'Ecole Apostolique, ou maison de recrutement a été fondée pour fournir des sujets aux missions et aux congrégations de missionnaires; son unique but est la propagation de la foi chez les nations infidèles.

" Chacun des membres de la société est tenu d'ajouter aux trois vœux de religion, un quatrième vœu, celui de consacrer ses biens et sa vie à l'extension du règne de Jésus-Christ et de la sainte Mère, sous l'autorité de l'Ordinaire et la direction de la Congrégation de la Propagande. Au moindre signe de celle-ci, la société devra être prête à envoyer des sujets sous les climats les plus meurtriers, dans les conditions les plus périlleuses...."

"L'opportunité d'une école apostolique, — continue le petit manuel, — nous paraît manifestement démontrée par les recrutements que font, chaque année, en Irlande, en France, en Allemagne, en Angleterre, et même dans notre Canada, des religieuses d'Afrique, d'Australie, des Indes et des Etats-Unis. Ces religieuses retournent dans leurs missions avec un certain nombre de jeunes filles pleines de bonne volonté, mais, n'ayant, pour la plupart, aucune idée de la vie religieuse et souvent très peu, ou point, de préparation intellectuelle. C'est pour obvier à ces inconvénients que des écoles apostoliques sont nécessaires, nous semble-t-il, et que nous essayons d'en fonder une..."

"La société devra vivre de son travail et des revenus que lui apporteront quelques-uns de ses membres ; elle ne devra jamais capitaliser et le surplus des recettes annuelles sera employé aux œuvres des missions (rachats des esclaves, entretien des chapelles, etc.), sans qu'il soit permis d'en rien retirer."

Insistons encore sur ce point que les jeunes filles qui n'ont aucunes ressources pécuniaire y sont admises gratuitement.

Le programme d'instruction au noviciat de l'Ecole Apostolique comporte toutes les matières dont la connaissance peut être utile dans les missions.

"Les novices devront s'appliquer particulièrement à l'étude de la religion, à celle des langues et de la musique. Elles s'adonneront de plus aux travaux du ménage: cuisine, blanchissage, etc., et aux travaux d'aiguille : confection de vêtements, d'ornements d'église, etc."

"A l'instar de ce qui se pratique à Paris, au Séminaire des Missions Etrangères, les sujets s'initient à l'apostolat des missions par l'enseignement du catéchisme à ceux que l'on nomme, à bon droit, les païens de nos villes, c'est-à-dire, à cette classe de pauvres, à laquelle on ne parle guère de Dieu. Le dimanche donc et autres jours libres, ils pourront assembler en plus grand nombre possible, les enfants des rues, petits vendeurs de journaux, musiciens ambulants, etc., pour leur apprendre les principales vérités de la religion."

Il faut en convenir, ce programme est admirable.

Avant de l'adopter, cependant, M. l'abbé Bourassa l'étudia pendant de longues années, et, ce n'est qu'après en avoir reconnu l'opportunité qu'il décida de fonder, au Canada, une maison destinée à préparer et à former des sujets pour les Missions Etrangères.

Une âme de choix, à la fois pieuse et embrasée du zèle apostolique, – une âme d'élite, enfin, — que son humilité profonde m'a défendu de la nommer ici, s'était présentée pour accomplir la destinée providentielle de cette fondation, et l'abbé Bourassa, reconnaissant en elle, l'élue du Seigneur, l'engagea à tenter l'entreprise sans crainte de l'insuccès.

C'est le 24 février, 1902, que, dans une toute modeste maison, située à la Côte-des-Neiges, les trois premiers sujets de la nouvelle fondation s'établirent.

Durant cette première année, M. l'abbé Bourassa visita, chaque semaine, sa petite famille, la soutint de ses conseils, de ses encouragements et de ses dons.

Le 3 mai 1903, le personnel de la maison, composé alors de sept membres, vint habiter, à Outremont, la propriété qu'il occupe actuellement et que son fondateur acheta de ses deniers.

Là, on commença à instruire et à preparer les jeunes filles à l'apostolat qui les attend, tandis que pour subvenir aux besoins matériels, on accepta, de quelques familles des environs, la garde et l'enseignement de jeunes enfants.

Avec quel intérêt, l'abbé Bourassa suivit les études des futures novices, et celles des petites filles ; c'est lui qui présidait aux examens, et leurs succès étaient ses plus douces joies.

Cependant, à maintes reprises, on l'entendait dire : "Je commence cette œuvre ; un autre que moi la poursuivra."

Paroles prophétiques, hélas ! et que la mort, trop tôt, se chargeait de réaliser.

Bien souvent dans sa dernière maladie, "la petite famille d'Outremont" fut l'objet de ses préoccupations et de ses conversations intimes ; la pensée que ses souffrances pouvaient attirer sur elle les bénédictions de Dieu rendait moins pénibles ses sacrifices.

Pour la consécration complète de son œuvre, il désira l'approbation du chef de l'Eglise, et, quand Mgr l'Archevêque de Montréal vint lui faire ses adieux, à l'instant de son départ pour Rome, il exprima le vœu de recevoir du Souverain Pontife la sanction de sa pieuse entreprise.

Il fut exaucé, mais il ne devait pas l'apprendre ici-bas.

Ce ne fut que le 14 décembre, 1904, que Pie X apprit les circonstances de l'association naissante et qu'il assura à l'Archevêque de Montreal que "les bénédictions du Très-Haut descendraient sur la nouvelle fondation".

Quelques jours plus tard, Sa Sainteté donnait à la future congrégation le titre de Société de l'Immaculée Conception.

Enfin, le 8 août dernier, Mgr Bruchési érigea publiquement l'Ecole Apostolique en congrégation religieuse, et fit prononcer à deux de ses membres, leurs vœux en religion.

Telle est, en court résumé, la génèse de l'œuvre de M. l'abbé Gustave Bourassa ; œuvre idéale, éclose, au contact de la foi, dans les sphères nobles de cette âme élevee.

Les sympathies sincères qui ne connaissent point l'oubli, les sympathies profondes qui survivent à la mort seront toutes acquises à l'œuvre de M. l'abbé Bourassa.

C'est là, en ce petit cénacle d'Outremont que pourront aller le retrouver, dans une communion entière, ceux qui l'ont aimé sur la terre et qui cherchent partout sa pure et lumineuse auréole.

C'est là, que, fidèles à ses enseignements et à ses exemples, se perpétueront les qualités de la piété solide, de la droiture, de la générosité et d'une belle largeur d'esprit.

Et quand nous irons, tout à l'heure, dans les brumes de novembre et l'air douloureux de l'automne, entendre, à l'anniversaire de sa mort, les prières suppliantes et les hymnes de deuil, c'est le souvenir de tout ce qu'il fut, qui nous consolera et nous réconfortera.

FRANÇOISE.

Bienvenue

Le "Journal de Françoise" souhaite une cordiale bienvenue à Mme Duclos, arrivée de Paris, en notre ville, ces jours derniers.

Mme Duclos est une sociologue émérite et une lettrée de haute valeur. Ce double titre lui donne donc droit à toute notre admiration comme à toute notre sympathie.

Nous aurons l'avantage, — du moins, nous l'espérons — de publier bientôt une entrevue avec cette femme distinguée, présidente du mouvement féministe chrétien, en France, et de parler plus longuement de ses œuvres et du but de sa visite parmi nous.

LA DIRECTRICE.

L'Oratorio Contant

Il faut saluer en la personne de notre compatriote et concitoyen la science musicale profonde, jointe au style très pur et à une grande conscience artistique. Dans "Caïn", qui restera toujours à la gloire et à l'orgueil de notre nationalité, M. Alexis Contant a déployé des merveilles de couleur, d'originalité, d'orchestration, et atteint à la vraie inspiration.

Le "Journal de Françoise" se joint avec un empressement ému à ceux qui ont entendu ce premier oratorio canadien-français, pour offrir à son auteur de sincères et chaudes félicitations.

C'est toujours une femme de quarante ans qui trouvera vieille une femme de trente, — Ph. Gerfault.

La solitude est le creuset de l'esprit. Le bon s'y épure, le faible s'y évapore. — Kératry.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer. — La Rochefoucauld.

De l'Enseignement Superieur pour les Femmes

(Suite)

L'enseignement supérieur aujourd'hui est si complexe qu'une personne n'est généralement en état de le recevoir qu'après avoir fait de longues études préparatoires, lesquelles se terminent rarement avant l'âge de 17 ans. Les rapports étroits qui font que les sciences se pénètrent les unes les autres obligent à s'initier aux matières les plus variées: ainsi les mathématiques aident à la démonstration des sciences expérimentales, la chimie sert à résoudre les problèmes les plus ardus en astronomie, en géologie, en médecine ; l'étude des langues est nécessaire à une initiation sérieuse aux travaux scientifiques, aux questions d'histoire et de sociologie ; les sciences morales, le droit, la philosophie deviennent indispensables à la conduite de la vie et aux travaux pédagogiques. Tout s'enchevêtre, à mesure que l'on devient plus attentif à la grande voix de la nature, on découvre que la note que l'on croyait simple est faite de vibrations multiples dont les répercussions sont infinies. Mais enfin, il faut limiter les programmes, savoir choisir entre tant de connaissances celles qui sont le plus indispensable et d'un usage plus fréquent ; il faut conserver surtout celles qui font œuvre d'éducation. Les programmes universitaires se ressemblent beaucoup. Ils comportent presque tous comme enseignement professionnel : le droit, la médecine et le génie civil ; quelques-uns ont de plus la dentisterie, la pharmacie, l'agriculture, le commerce, la science domestique. Puis viennent les facultés des arts et des sciences. Le programme de ces dernières facultés est si vaste, qu'il comprend à peu près l'universalité des sciences connues et les personnes qui se destinent aux professions libérales peuvent difficilement s'abstenir de les suivre du moins partiellement ; ce fait est surtout remarquable en médecine ; l'importance qu'ont prise les études biologiques et autres qui ont pour objet de rechercher les origines et les lois de la vie leur donne une place importante dans la faculté des sciences. De même les études sociales. Je relève ces sujets pris au hasard à l'université de Chicago : origines sociales, developpement de l'esprit dans la race, influence des sexes dans l'organisation du travail, origine et psychologie des occupations, la famille, son développement, le travail, ses groupements, influence de la démocratie, les œuvres sociales, etc. Les femmes suivent en grand nombre ces facultés des sciences et des arts ; quelques-unes se destinent cependant aux professions libérales ; en Suisse l'année dernière, il y avaient d'inscrites en médecine: 377 femmes à la faculté de Berne, 181 à Lausanne, 151 à Bâle.

Voici quelques données sur les universités américaines empruntées à la revue: "Le Conseil des Femmes", du 15 décembre 1904, lesquelles ont été puisées en partie dans le rapport de Monsieur Carey Thomas, président du Bryn-Marn College, en Pennsylvanie:

"L'éducation universitaire des "femmes aux Etats-Unis est répar-"tie dans trois classes différentes : "collèges mixtes, collèges indépen-"dants et collèges affiliés plus ou "moins étroitement aux collèges "d'hommes. Successivement depuis "1850 les états d'Utah, de Iowa, de "Washington, du Kansas, du Minne-"sota, et de Nebraska, cédant l'un "après l'autre au courant nouveau, "admirent les femmes dans leurs "universités. Le mouvement con-"tinua jusqu'en 1873 où enfin l'uni-"versité d'état d'Ohio la seule qui "demeura encore fermée à l'élément "féminin s'ouvrit devant lui. On "peut dire qu.aujourd'hui les états "réfractaires sont la Virginie, la "Georgie et la Louisiane.

"On craignait d'abord que le ni-"veau des études ne fut considera-"blement abaissé à cause de l'infé-"riorité supposée des facultés fémi-"nines. Mais l'expérience a démon-"tré le contraire, comme on peut le "voir d'après des enquêtes à l'uni-"versité de Michigan ouverte aux "femmes depuis 1870 et à celle du "Wisconsin, mixte également depuis "1874. La moyenne du travail four-"ni par les étudiantes fut trouvé su-"périeure à celle du travail fourni "par les étudiants.

"En Angleterre le succès des fem-"mes dans les études supérieures est "prouvé depuis longtemps par la "comparaison des honor examina-"tions d'Oxford et de Cambridge. "Ceux de cette dernière université "sont subis chaque année avec suc-"cès par 900 femmes, et dans une "discussion qui eût lieu à propos de "l'opportunite qu'il y aurait à con-"férer les degrés de Cambridge aux "femmes, quelqu'un dit que le cer-"veau féminin était un splendide "terrain pour tout ce qui concerne "les examens.

"Il y a bien des raisons qui expli-"quent les succès féminins : moins "de distractions apportées par les "sports athlétiques, une plus gran-"de vivacité d'esprit, une faculté "d'assimilation bien caractéristi-"que, une morale plus rigoureuse et "une conduite plus sévère ; mais le "fait constaté n'en reste pas "moins acquis pour l'étonnement "des anti-féministes et la satisfac-"tion des partisans de l'enseigne-"ment intégral de la femme. La "question de santé et de résistance "a été très discutée. Or des milliers "de femmes ont travaillé côte à cô-"te avec des hommes dans les vingt-"cinq dernières années, suivant ab-"solument le même programme,sans "éprouver aucun inconvénient et "sans un pourcentage de maladie "supérieure à celui des hommes. "Des statistiques assez curieuses "montrent d'après le docteur,

"madame Putnam Jacobi, que "sur 246 femmes prises dans "n'importe quel milieu 56 pour "cent seulement se portent bien ; "ensuite, qu'en Amérique sur "100 graduates, 78 se portent bien "et 5 très bien. En Angleterre 75 "pour cent des étudiantes sont en "bonne santé. L'enquête faite en "Amérique et portant sur 1032 fem- "mes prouve que la santé des étu- "diantes est meilleure que celle des "ouvrières. Enfin, la statistique an- "glaise démontra qu'en comparant "la santé des diplômées à celle d'un "nombre correspondant de sœurs ou "de cousines restées à la maison 5 "pour cent des premières étaient en "meilleure santé que les secondes. "On vit aussi que le nombre des étu- "diantes mariées se portaient mieux "que leurs sœurs mariées et qu'il y "avait peu de mariages stériles par- "mi elles ; qu'elles avaient une pro- "portion plus considérable d'enfants "et que ceux-ci étaient mieux. por- "tants. En 1899, nous trouvons aux "Etats-Unis 14,824 femmes ayant "obtenu le diplôme de bachelier, "c'est le plus gros bataillon de di- "plômées qu'il soit possible de trou- "ver dans n'importe quel pays, puis- "qu'en 1898, le nombre des étudian- "tes allemandes était de 471 dont "probablement beaucoup d'étrangè- "res, (statistique de Hochshul Na- "christen); en France en 1896 de "410, dont 83 étrangères, (Les uni- "versités françaises par Louis "Liard), en Angleterre, en 1897, "leur nombre approximatif était de "2348."

L'attention des esprits sérieux s'épuise aujourd'hui non plus à mettre en jeu la question d'éducation, mais toute l'énergie va à trouver les moyens de la réaliser dans les conditions les plus favorables qui soient. Il devient d'une compréhension facile aux esprits les plus vulgaires que l'ignorance seule déprécie le travail, le rend infructueux; c'est au contraire par l'instruction que se relèvent les peuples et les individus ; voyez nos industries, voyez le commerce considérés pendant si longtemps comme de vils métiers et qui aujourd'hui dressent fièrement leurs chaires dans les universités ; qu'est-ce qui a donc changé ainsi la mentalité humaine, qu'est-ce qui a redressé chez nous la vision des choses ; dites-moi, n'est-ce pas le savoir, le vrai qui s'est imposé avec toute la force de la vérité pour nous démontrer que notre bien-être, notre prospérité matérielle et notre relèvement moral (tant le monde physique tient à l'autre) sont intimement liés à notre développement intellectuel.

Mesdames, une des premières conséquences de l'instruction des femmes est la formation chez elles d'une élite, c'est-à-dire d'une classe dirigeante qui entraîne la masse vers un état meilleur et fait participer les moins douées à un bien-être qu'elles n'auraient pas goûté si elles eussent été livrées à leurs seules ressources. Vous allez comprendre par un exemple tiré des écoles ménagères, il est plein d'actualité. Vous connaissez, n'est-ce pas ces écoles où toutes les sciences viennent se souder à la vie positive ; où une leçon de chimie, de physiologie, précèdent le cours de cuisine ; où la biologie, la médecine préventive expérimentent dans la garderie d'enfants ; où la philosophie engendre la pédagogie maternelle, et trace des règles à l'éducation. Dites-moi, ces méthodes si sûres qui sont en train de faire évoluer plus rapidement que jamais vers sa perfection la vie routinière du foyer, qu'est-ce que tout cela, sinon l'œuvre d'une classe dirigeante ou si vous le voulez d'une classe pensante qui, grâce à son éducation et à son influence, introduit dans les habitudes populaires des procédés nouveaux, des méthodes saines et rationnelles. A ce point se fait entre l'enseignement supérieur et l'enseignement technique une véritable fusion ; ils s'harmonisent et se complètent l'un l'autre ; le premier est une âme et le second un bras qui sert merveilleusement la pensée pour opérer le bien et le progrès social.

Je rapprocherai un programme universitaire de celui d'une école ménagère et vous saisirez comment l'instruction supérieure coopère avec l'instruction technique qui en est le produit à l'amélioration des conditions de la vie.

EXTRAIT DU PROGRAMME DE L'UNIVERSITE DE CHICAGO

Philosophie,
Psychologie appliquée à l'éducation,
Histoire de l'éducation.
Progrès accomplis en éducation durant le XVIIIe et le XIXème siècle.

. . . .

Economie politique,
Théorie de la valeur,
Fonctionnement du commerce de détail.
Le travail et le capital,
Questions économiques ouvrières.
Oeuvres de charité, œuvres philanthropiques.

. . . .

Economie domestique,
Salubrité du logement, son influence,
Administration du foyer, problèmes modernes,
L'alimentation,
L'application de la chaleur aux aliments,
La chimie, ses rapports avec l'alimentation,
La nourriture, préparation des aliments,
La diététique,
La physiologie,
La bactériologie,
La biologie,
L'hygiène, l'hygiène de l'enfant,
Travaux domestiques manuels (expérimentation),
La famille, son développement,
L'Etat dans ses relations avec le foyer,
Condition économique et légale de la femme.

EXTRAIT DU PROGRAMME DE L'ECOLE PRATIQUE DES ETUDES SOCIALES ET MENAGERES (172 rue de Charonne, Paris).

Pédagogie,
Pédagogie de l'enfance,
Education des sentiments,
Analyse des sentiments,
Education de la volonté,
L'autorité et la liberté,
Education intellectuelle,
Les domestiques, leurs rapports avec leurs maîtres.

. . . .

Economie sociale,
Le rôle social de la femme,
Les assurances et l'avenir du foyer,
La femme et la mutualité,
La femme comme productrice,
La femme comme acheteuse.

. . . .

Hygiène,
Hygiène de l'habitation, chauffage, éclairage,
Hygiène du corps, le vêtement, hygiène du sommeil,
Diététique, son rôle, ses éléments,
Les boissons dans l'alimentation,
Les aliments au point de vue de leur composition, de leur propriété,
Distribution des repas, leur composition,
Cours pratique de comptabilité,
Lavage, repassage, nettoyage des meubles, cuisine pratique.

"Voici comment s'exprime au sujet des écoles ménagères le jury de 1900 à l'exposition de Paris: "Dans "la plupart des plans de cours pour "l'enseignement ménager, on relève "une même préoccupation, une mê- "me tendance qui est bien pédagogi-

"que, celle de donner aux enfants la "raison d'être, l'explication scientifique si possible, des opérations "pratiques dont on leur décrit, ou "dont on leur fait réaliser l'exécution, au fur et à mesure des besoins ; l'institutrice s'efforce de "fournir les notions théoriques nécessaires. Mais par suite du manque de concordance entre les cours "de science et ceux d'économie domestique, il arrive souvent que ces "notions théoriques ne peuvent "s'appuyer sur des connaissances "scientifiques, parce que celles-ci ne "seront données que plus tard. Il "conviendrait comme on le fait "pour l'enseignement agricole, comme le conseillent plusieurs inspecteurs dans leurs instructions exposées à l'administration centrale "(inspecteurs d'académies du Cher) "d'orienter franchement vers l'enseignement ménager celui des "sciences physiques et naturelles."

Voilà donc, mesdames, la tâche qui incombera à celles qui recevront l'enseignement supérieur; elles auront pour mission d'ennoblir la vie de famille et de nous donner une race saine et vigoureuse.

Il serait peut-être bon, en terminant ce travail, de formuler quelques vœux pour le développement de l'enseignement supérieur dans notre province de Québec. Songeons que chaque année à l'étranger et plus près de nous chez nos sœurs anglo-saxonnes, une élite de femmes se forme, qui entraîne la race entière vers un idéal toujours plus élevé et des destinées plus hautes: 180 jeunes filles étudient cette année à McGill, 281 étaient inscrites à l'université de Toronto ou dans des collèges affiliés en 1903. N'avons-nous pas toute la vigueur voulue pour suivre ces compatriotes ; ne trouverons-nous pas dans notre double caractère de catholique et de française la conviction qui fait agir, l'enthousiasme qui rend l'effort possible, le dévouement qui triomphe de tout. Après avoir compris les bienfaits de l'instruction, ne tenterons-nous pas de l'obtenir pleine et entière? Serait-il opportun de créer une maison d'enseignement supérieur destinée spécialement aux femmes, ou concentrant nos forces dans un effort commun, peut-on espérer que Laval qui nous a gracieusement ouvert ses portes et nous a permis de suivre les cours de littérature, (6 dames étaient inscrites l'an dernier), poursuive l'œuvre commencée. J'extrais de l'annuaire de l'université cette phrase bien significative prononcée par le vice-recteur de 1903, aujourd'hui élevé à la dignité épiscopale :

"L'œuvre si bien commencée n'a "pas encore atteint le degré de perfectionnement dont elle est susceptible. Elle exige de nouveaux sacrifices.

"Parents chrétiens, citoyens éminents qui entourez de vos sympathies le haut enseignement universitaire donné ici, vous ne vous bornerez pas à dire à ces maîtres savants et croyants, qu'ils ont bien "mérité de la religion et de la patrie. L'entreprise est vôtre ; elle "n'a pu naître qu'avec votre concours, elle ne se soutiendra qu'avec votre appui. Il nous est nécessaire pour rencontrer les exigences "d'une instruction qui doit suivre, "sans se laisser distancer, le mouvement scientifique de notre temps!"

Pourquoi une de nos maisons religieuses ne remplirait-elle pas auprès de Laval les fonctions des sœurs de Notre-Dame de Namur auprès de l'université de Washington? Pourquoi l'une d'entre elles ne consentirait-elle pas à suivre après le pensionnat la jeune fille studieuse que le monde ne prend pas toute entière? L'Eglise a toujours soutenu que l'éducation était sienne, dans ce pays d'ailleurs, que n'a-t-elle pas fait pour cette sainte cause? Son dévouement dans le passé est la garantie de l'avenir. Nous voulons savoir et comprendre afin de mieux réaliser notre vocation de femme, mieux remplir nos éternelles destinées, adressons-nous à elle, demandons-lui la lumière qui allumera la vie au foyer, ce foyer centre et cœur de la nation, d'où partent toutes les pulsations et dont on écoute les battements quand on veut savoir la vitalité d'un peuple.

MARIE-GERIN LAJOIE.

Une Maison Remarquable

Tous les journaux ayant parlé des succès remportés par les nouveaux artistes au Théâtres Français, nous nous contenterons de dire aux connaisseurs: "Allez voir Laure Fleur, c'est une actrice consommée qui mérite certainement toutes les louanges."

La direction du Théâtre Français fait de son mieux pour plaire au public. Sachons profiter de ses efforts et des prix populaires qui nous sont offerts. Cette semaine, "Les Chouans", de Balzac. A l'étude: "Quo Vadis" et dans la semaine du 27, la merveilleuse, l'incomparable Sarah Bernhardt.

FRONTENAC INTIME (1)

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

"—Je ne me serais jamais résolue à quitter Votre Altesse Royale, me dit la comtesse de Fiesque, si Madame de Sully ne m'avait écrit que vous lui aviez mandé de me le conseiller, et ce conseil m'a paru un ordre de votre part". Je répondis que je ne l'avais point écrit à Madame de Sully; qu'elle pouvait montrer ma lettre; qu'il fallait que Frontenac ou elle ne dit pas vrai, parce que Frontenac soutenait qu'il n'était arrivé (à Saint-Fargeau) qu'à cinq heures du matin et qu'elle m'avait parlé à minuit.

"Elle fut un peu embarrassée; elle me baisa ma robe et me dit qu'elle me suppliait très humblement de croire qu'elle ne manquerait jamais plus, à l'avenir, au respect qu'elle me devait, quelque traitement que je lui fisse. Je lui répondis qu'elle ne ferait alors que son devoir et que la considération que j'aurais pour elle, à l'avenir, aurait pour cause l'estime que je gardais pour son mari.

"Nous nous séparâmes ainsi. Tout le monde était effarouché dans la maison: ceux qui étaient dans les intérêts de la comtesse de Fiesque ne savaient pas où ils en étaient, et croyaient avoir perdu leur protection; les autres ne savaient que dire: ceux qui étaient dans ma confiance n'étaient pas fâchés de ce départ. Je laissai Madame de Frontenac et son mari pleurer ensemble, et je passai ma journée à écrire à Paris cette aventure. J'écrivis à tous les proches de la comtesse de Fiesque, à son mari, à sa belle-sœur Madame de Bréauté, à ses oncles, Messieurs de Beuvron, et au marquis de Pienne, son beau-frère, comme à des gens que je considérais. Ils reçurent tous fort bien mes civilités, qui, à la vérité, étaient grandes; je me pouvais passer d'en user de cette sorte; j'étais bien aise cependant de les mettre tous de mon côté. Cela réussit comme je l'avais espéré; ils blâmèrent fort la comtesse de Fiesque."

S'il m'était permis, à titre de délassement intellectuel, de commettre ici un anachronisme littéraire, je dirais que les parents de la dame répondirent à la Grande Mademoiselle, comme Pandore au brigadier, dans la chanson de Gustave Nadaud: "Montpensier, vous avez raison!"

L'éclatante rupture de la comtesse de Fiesque avec la duchesse de Montpensier démasqua brusquement la sourde et ténébreuse intrigue que Frontenac et sa femme menaient si laborieusement contre la Grande Mademoiselle. A celle-ci ce coup de théâtre n'avait causé qu'une demi-surprise, car, je l'ai prouvé, elle était depuis longtemps avertie, mais pour ceux-là il avait été foudroyant. Il les faisait surprendre par leur hôte en flagrant délit de trahison.

Accueillis, protégés, honorés, choyés par Montpensier avec une bienveillance et une libéralité sans égales, Frontenac et sa femme avaient feint d'épouser sa querelle de famille. Utilisant la liberté d'action que la confiance absolue de leur bienfaitrice leur donnait à Saint-Fargeau, ils n'avaient pas cessé d'ourdir silencieusement ce complot d'enveloppement, et de tisser leurs toiles d'araignée à tous les angles de la demeure. Cette manœuvre d'investissement de place forte consistait à amener, à son insu, la fille de Gaston d'Orléans à se réconcilier avec son père d'abord et avec la Cour ensuite pour eux-mêmes y revenir, entraînés qu'ils seraient, comme les satellites d'un astre, par son influence politique et son attraction sociale. Mais ces roués de la diplomatie mondaine, exercés aux ruses, habiles à combiner des pièges, maîtres ès-art de tendre embûches et traquenards, furent démasqués trop tôt par le coup de tête de leur complice, la belle Gillonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque. Pour me servir d'une expression pittoresque et saisissante de l'éblouissant écrivain, Paul de Saint-Victor, il arriva que "le guet-apens se retourna et que l'embuscade fit volte-face". Tel est pris qui croyait prendre: c'est la morale de la fable; elle s'applique également aux très naïfs et aux très habiles.

Frontenac et sa femme sortirent de cette basse intrigue comme d'un mauvais lieu, honteux, compromis, ridicules. Leur défaite était une déroute, une bataille si parfaitement perdue qu'elle enlevait même aux vaincus l'espoir d'une revanche, si lointaine qu'on la plaçât. Partant, Saint-Fargeau n'était plus tenable. Dans cette maison où ils avaient trahi, sous prétexte de la soutenir, une bienfaitrice, une confidente et une amie, l'hospitalité devenait amère comme un remords, humiliante comme une aumône. Rien de plus manifeste à leurs propres yeux que l'odieux d'une position aussi fausse. Bref, il fallait lâcher pied, déguerpir au plus vite. Ils n'eurent pas même la satisfaction d'opérer une belle retraite. Ils filèrent, non pas discrètement, à l'anglaise, l'un après l'autre, comme des invités quittant un salon avant la fin du bal, mais détalèrent précipitamment, à la faveur des ténèbres, comme des braconniers surpris en pleine maraude.

(1) Voir le "Journal de Françoise" du 4 novembre 1905.

Le surlendemain de l'éclatante rupture de Fiesque avec Montpensier et son départ tapageur de Saint-Fargeau, Frontenac s'en fut à Blois. "Madame de Frontenac ne pouvait se consoler de la perte de "son camarade". Toute son occupation était de lui écrire et d'en avair des nouvelles. La comtesse de Fiesque passa huit ou dix jours à Guerchy, puis elle s'en alla à Paris ayant obtenu la permission d'y résider en permanence par l'entremise de l'abbé Fouquet, le frère du fameux intendant. La correspondance échangée entre Mesdames de Fiesque et de Frontenac se continua à Paris. "Madame de Frontenac était ravie de parler de Madame de Fiesque, qu'elle admirait en tout ce qu'elle faisait et disait ; et par-dessus cela elle était bien aise de tenir des discours qui pussent me déplaire."

Sur ces entrefaites revint Frontenac qui demanda à la duchesse la permission d'amener sa femme à Paris, prétextant une affaire urgente. C'était pour la conduite d'un procès qui devait être jugé incessamment. La duchesse y consentit bien volontiers.

"Lorsque Madame de Frontenac fut arrivée à Paris elle ne fut pas contente de la mauvaise conduite qn'elle avait tenue à mon égard. Elle alla descendre chez Madame de Fiesque et y logea. Quelqu'un l'avertit que j'y trouverais à redire, elle lui répondit que je ne le lui avais pas défendu. Il y a certaines circonstances que l'on se refuse à soi-même quand on a le sens commun. Elle m'entendait dire, depuis le matin jusqu'au soir, que Madame de Fiesque était la personne du monde que je haïssais le plus et méprisais de même ; que je ne la verrais jamais ; quand j'envoyais des valets de pied à Paris je leur défendais d'aller chez elle, ni de parler à pas un de ses gens ; c'était assez lui apprendre sa leçon, et lui faire connaître assez clairement mon sentiment pour qu'elle n'en doutât point." Mais les observations de la duchesse étaient en pure perte. Et alors s'établit entre Madame de Frontenac et Mademoiselle de Montpensier une correspondance aigre-douce, un échange de lettres "pleines de picoteries et pour elle et pour moi, disent les "Mémoires". M'est avis qu'il n'était point nécessaire de verser de l'huile sur le feu.

Frontenac et Fiesque, en diplomates habiles qu'elles étaient, avaient su ménager également les deux partis, c'est-à-dire le père et la fille, se gardant ainsi de sérieuses attaches dans les deux camps. Aussi, dès leur arrivée à Paris mirent-elles à profit et le temps et l'occasion de renouer plus étroitement amitié avec Gaston d'Orléans. Pendant le séjour de Son Altesse Royale dans la capitale elles allèrent lui présenter leurs hommages au Luxembourg, et d'Orléans, en galant homme, leur rendit leur visite. "Elle le firent mettre dans la gazette pour me faire dépit", écrit Mademoiselle de Montpensier. Et elle ajoute, avec sa franchise habituelle: "J'avoue que je fus assez sotte pour ne pas tromper en cela leur espérance!"

Après ce beau coup la comtesse de Frontenac eut l'effronterie de "me demander, par l'entremise de Madame de Béthune, si je trouverais agréable qu'elle vînt me trouver (à Saint-Fargeau). Je lui dis que puisqu'elle avait des affaires à Paris elle ferait bien d'y demeurer." Mais la comtesse ne se tint pas pour battue: au contraire, elle paya d'audace.

Cependant les événements avaient marché : "le temps qui change tout, change aussi nos humeurs" et, sous son influence irrésistible, les animosités de la Cour contre la princesse s'étaient apaisées. Elles étaient à la veille de s'éteindre. Gaston d'Orleans, de son côté, se montrait moins hostile envers sa fille. L'instant d'une réconciliation générale semblait immédiat. Si bien, que le comte de Béthune crut devoir engager Mademoiselle de Montpensier à se rapprocher de Paris, l'assurant que Louis XIV et Son Altesse Royale verraient avec satisfaction cette première démarche. Cédant à ce conseil la Grande Mademoiselle se mit en route et fit étape à Juvisy, à la demeure de Monsieur DesRoches. Son premier soin fut de loger toutes les dames de sa suite de manière à occuper entièrement la maison, "en sorte qu'il ne demeurât aucune chambre pour Madame de Frontenac, si elle y venait."

Montpensier prévoyait juste. L'importune fit son apparition à Juvisy le lendemain matin et s'instala, sans vergogne, dans l'appartement même de la maîtresse de céans, contre son gré et en dépit des plus cruelles rebuffades.

"Madame de Frontenac vint le matin ; elle se coiffa dans son carrosse ; je la regardais par la fenêtre et je disais à ceux qui étaient près de moi : "Elle s'étrange déjà de la maison, elle n'ose s'y coiffer." Elle entra dans ma chambre comme une personne qui sentait bien que sa mauvaise conduite la rendait indigne de me voir ; elle était beaucoup plus décontenancée qu'à son ordinaire ; elle me salua ; je ne lui dis mot. Elle demanda à la comtesse de Béthune : "Dois-je demeurer ici, sans que Mademoiselle me le dise?" Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien. Madame de Frontenac commanda à mon tapissier de tendre son lit qu'on avait toujours accoutumé de porter avec le mien. Il lui dit qu'on ne l'avait pas apporté et que je l'avais défendu. Elle demanda au maréchal des logis où était sa chambre. Il lui dit: "Toutes les chambres sont remplies. Mademoiselle a voulu loger elle-même toutes ses dames : il n'y en a point pour vous." Elle ne laissa pas de demeurer et de coucher dans ma chambre, comme elle avait accoutumé : je ne pouvais pas l'en empêcher."

Montpensier dut alors songer à la fable du sieur LaFontaine, "La lice et sa compagne" : Ce qu'on donne aux méchants toujours on le regrette, etc. Mais à quoi bon, il était trop tard pour s'en rappeler la morale et en pratiquer la sagesse ; il ne lui restait plus qu'à en subir les fâcheuses conséquences:

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront pris bientôt quatre.

Frontenac, dans cette burlesque équipée, suivait sa femme avec une mine de chien hargneux, grognant sans cesse et même cherchant à mordre. Mais cet aboyeur en était pour ses frais de tapage et de fanfaronnade, Mademoiselle le cravachait d'importance :

"Frontenac disait à de mes gens: "Vous voilà bien près de Paris ; je ne crois pas que vous y entriez sitôt, quoique l'on dise ; on n'est pas prêt à Blois à s'accommoder avec Mademoiselle." L'occasion se présenta cette fois de parler de Madame de Fiesque devant Frontenac et sa femme ; et j'en parlai d'une manière à faire connaître que je n'approuvais pas leur conduite, sans néanmoins leur en dire un seul mot ouvertement ; ce qui offense bien plus que lorsqu'on reprend les gens en bonne amitié. C'étaient des personnes que je ne voulais pas ménager, et j'étais bien aise qu'ils le connussent."

Advint, sur l'entrefaite, la réconciliation officielle et complète de la Cour avec la princesse. "Je fus bien aise de voir mon accommodement assuré quoique je n'en dusse pas douter après ce que j'avais fait. Ma joie ne m'àtait point si sensible que m'avait éte la douleur de tous les maux que l'on m'avait faits ; tous les pas que je faisais et qui avançaient mon affaire m'en faisaient souvenir et le temps ne diminuait point le ressentiment que j'en avais (1).

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Québec, 31 octobre 1905.

---

(1) Elle écrit encore à ce sujet: "Quand on sort d'une misère égale à la mienne, le souvenir en dure si longtemps et la douleur "se fait un si fort calus contre la joie" que l'on est longtemps sans qu'elle le puisse ou pénétrer ou amollir pour le rendre sensible."

Et ailleurs : " Les disgrâces continuelles et les chagrins qu'elles causent sont capables de diminuer la mémoire, quelque bonne qu'elle soit, bien que pour l'ordinaire on n'en ait que trop pour le souvenir de ce qui est désagréable."

A L'"EXILE"

VERS INEDITS AU "JOURNAL DE FRANÇOISE"

Priez pour l'exilé qui loin de sa patrie
Expira sans entendre une parole amie"—CRÉMAZIE.

Quand ton regard pensif se perdait dans le ciel,
Dans ce ciel canadien tout plein de poésie,
Qui souvent autrefois, illustre Crémazie,
Dicta de si beaux vers à ton luth solennel ;
Quand ton œil scrutateur interrogeait la rive
De notre Saint-Laurent, l'orgueil du Canadien,
Aux flots majestueux que tu chantas si bien ;
Quand tu voyais passer son onde fugitive ;

Quand ainsi tu songeais à l'immense malheur
Qui forçait quelques-uns de tes compatriotes
A chanter loin d'ici les plus lugubres notes
Que l'exil cruel puisse arracher de leur cœur ;
Ta muse s'éleva pour eux compatissante,
Nous montrant ta grande âme et cette passion
Que toujours pour ce sol de prédilection
Tu as nourrie en toi d'une ardeur si pressante.

Mais en plaignant ainsi l'exilé malheureux,
Et sentant dans ton cœur ces affreuses tortures,
Capables d'attendrir les âmes les plus dures,
Tu prédisais sans doute un jour bien douloureux.
Hélas! sans le savoir tu demandais aux nôtres
De vouloir bien prier pour le pauvre banni,
Qu'un jour tu deviendrais loin de ce sol béni
Que tu avais appris à faire aimer des autres.

Le savais-tu, vraiment, qu'un si mauvais destin,
Te serait réservé en un triste partage ?
Le savais-tu qu'un jour, bien loin de cette plage,
Qui te vit si souvent contempler l'incertain,
Chagrin, tu parcourais des rives étrangères,
Traînant péniblement le fardeau de l'exil ?
Non, rien ne présageait un semblable péril,
Rien ne faisait prévoir ces peines trop amères!

L'amour sincère et grand, que pour notre pays,
Tu conservas, d'ailleurs, au plus fort de l'épreuve,
T'a fait appréhender que ta pauvre âme, veuve
Des plaisirs du foyer, ne goûte les soucis
D'un exil déchirant et tout rempli d'alarmes.
Car lorsque d'un bonheur on a plein usufruit,
On craint avec raison qu'il soit trop tôt détruit ;
Ainsi sur l'exilé tu as versé des larmes.

Nous ne t'oublierons pas, ô barde noble et grand.
Déjà le bronze altier sous le burin du maître
A revêtu tes traits et te fait reparaître
Sur les bords enchanteurs de ton fleuve géant.
Et par ce monument, ta mémoire est unie
A jamais à nos cœurs.
— Comme il demanda,
Amis, prions pour lui, qui, loin du Canada,
"Expira sans entendre une parole amie."

8 mai 1905.

GAETAN VALOIS.

Sympathie

Rapide comme un vol d'oiseau notre vie s'enfuit vers les "éternités roses". Les ans, les mois, les jours en sont les étapes, heureuses ou malheureuses, selon qu'ils l'émaillent de fleurs et de rayons de soleil, ou l'inondent d'ombres et de pleurs. Tous nous font l'obole d'une faveur, tous, novembre excepté, novembre qui, avec son ciel sombre, ses étoiles voilées, ses cloches suppliantes et plaintives, ses crépuscules froids et ses aurores brumeuses, par chacune de ses heures nous rappelle le Trépas. Il nous fait voir dans la guirlande embaumée de nos jours écoulés le funèbre tribut que le Temps destine au Temple de la Mort, souveraine dont les Humains, pour n'en point aimer le sceptre, n'en subissent pas moins toutes les rigueurs ; faucheuse inexorable qui moissonne sans relâche, ravissant tour à tour, l'enfant aux baisers de la mère, celle-ci aux caresses du pauvre chérubin qui devra mendier d'un cœur compatissant les chaudes étreintes qui l'aidaient à vivre ; le père qui souvent s'en va laissant la huche sans pain et le foyer sans feu, le frère, la sœur, l'épouse adorée ou la compagne d'une vie conjugale toute de bonheur et d'espérances divines, l'ami enfin, l'ami parfois si cher!

Oui, tous ils partent et partent sans retour. Point n'est besoin que les hivers aient blanchi nos cheveux pour voir, avec le poète, "s'échelonner sur notre route, les cercueils de ceux que l'on a aimés". Hélas! qu'il en est parti, depuis peu, de ceux dont l'existence à la nôtre était étroitement liée! La chaîne, en se rompant, laisse parfois tomber bien des anneaux!

Cette année, les échos de la Toussaint nous ont apporté la nouvelle si pénible de la mort de Madame de Cazes. C'était prévu, car quiconque a eu l'avantage de connaître cette femme aimable, intelligente, infiniment bonne et dévouée, aimant d'un amour extrême la frêle enfant sur qui se concentrait l'affection sans borne d'un père et d'une mère également jaloux de leur trésor, comprendra sans peine que l'un partant, l'autre bientôt le rejoindrait là-haut.

Madame Rocher succombait hier sous sa couronne de fleurs d'oranger, aujourd'hui, s'étant fait un linceul des dernières feuilles d'automne, la mère dort à côté de sa fille de l'éternel sommeil de la mort. Et sur les deux tombes chéries le père accablé, perdu dans sa douleur, vit tomber les premiers flocons de neige sur lesquels fleurira la fleur du souvenir, fleur vivace qui brave toutes les tempêtes et s'épanouit sous tous les cieux.

La société québecquoise perd en Madame de Cazes une de ses plus charmantes femmes ; les pauvres, les affligés, les orphelins et les malades une amie, une protectrice qui savait les consoler, compatir à leurs souffrances et leur montrer le ciel au terme du pèlerinage.

Elle est morte, au pied des autels, et presqu'au moment où elle venait réconforter par sa présence ardemment désirée, sa sœur malade, madame Mercier, l'admirable compagne du grand patriote dont le nom vibre bien haut dans nos âmes pendant ce mois qui le vit passer de vie à trépas, il y a déjà dix longues années.

Puisse la mort faire trêve enfin, et nous laisser l'amie distinguée si chère à tous! Et puisse-t-il m'être permis d'offrir aux familles éplorées, l'expression de la profonde sympathie que leur accordent tant de braves cœurs, humbles et fidèles, mais d'elles inconnus.

Madame BOURBEAU-RAINVILLE.

Chez nos Cousins

La librairie Beauchemin, à Montréal, a publié en 1904 un volume de vers qui est le recueil des poèmes composés par Emile Nelligan, que la Névrose a pris à vingt ans. Ses amis et ses admirateurs ont confié à M. Louis Dantin le soin de choisir les pièces à extraire des "volumineux cahiers laissés" par lui ; ce choix est très heureux et de nature à nous faire bien apprécier l'auteur regretté de ces poèmes. Dans une excellente préface, M. Louis Dantin étudie l'œuvre d'Emile Nelligan et nous le fait connaître luimême.

Une étrange nature et qui doit sembler plus étrange encore à ses compatriotes. Une œuvre bizarre et qui doit leur sembler plus bizarre qu'à nous.

Habitués que nous sommes, et qu'ils sont plus encore, à la poésie traditionnelle des Crémazie, des Fréchette, des Chapman, des Lemay, cette poésie révolutionnaire les a surpris sans doute et nous étonne. Elle est aussi peu nationale que possible au double rapport du fond et de la forme.

Je me hâte de dire qu'elle nous charme. On peut protester, au nom de toutes les lois auxquelles les Canadiens ont accoutumé d'être fidèles, il est impossible de se dérober à l'enveloppement de cette œuvre. M. Dantin constate et regrette "des ignorances, des bévues, des notions incomplètes, une nullité d'idées philosophiques, un manque d'érudition, etc." Il n'en est pas moins vrai qu'on se sent dans une atmosphère de poésie et, quand on songe que l'auteur n'avait pas vingt ans, il semble, à voir tant de grâce toujours, une telle intensité d'émotion parfois, une originalité si poignante, il semble que le mot de "génie" puisse être prononcé sans exagération.

On voit bien ce que Nelligan a em-

prunté à certains poètes français, mais ce qui lui est personnel se manifeste mieux encore. Il a des vers merveilleux dans ce recueil, des bonheurs de pensée, des trouvailles d'expression.

Et ce qui est très caractéristique c'est que, dans l'hésitation de l'idée, dans la décadence de l'émotion, le poète garde toujours le respect de la phrase et la fermeté du rythme. C'est un "symboliste et un parnassien" ensemble, a remarqué très justement M. Dantin.

Ceci me rappelle un mot de Leconte de Lisle qui me disait: "Plus les idées à exprimer sont vagues, plus la forme doit être précise."

J'ai lu, avec admiration et avec émotion ce livre "posthume" et je pleure avec les amis de Nelligan, un grand poète anéanti avant de s'être donné tout entier.

LAN AL LENNER.

(Extrait de "L'Hermine", revue littéraire et artistique de Bretagne, dont le directeur est M. Louis Tiercelin.)

Propos d'Etiquette

D.—Dois-je attendre qu'une jeune fille m'invite à l'aller voir avant de lui rendre visite ?

R. — Non. Les visites se font sans être d'avance sollicitées.

D.—Je suis invitée pour une soirée dans une famille où je ne suis pas encore allé faire visite. Que me reste-t-il à faire ?

R. — Vous devez immédiatement, avant la soirée, aller déposer votre carte chez cette famille. Puis, après la soirée vous ferez votre visite régulière.

D.—Puis-je demander trois danses à une même jeune fille dans le cours d'une soirée ?

R.— Vous le pouvez assurément, mais cela serait-il très sage? Si vous n'êtes pas un fiancé ou si vous n'avez pas l'intention de le devenir, il ne faut pas compromettre une jeune fille par trop d'assiduités.

D.—Dans un dîner de gala, et qu'on ôte les gants à table peut-on les placer dans un verre vis-à-vis de soi ?

R. — Je n'ai jamais entendu parler de pareille étiquette. On doit faire disparaître ses gants sur soi, c'est-à-dire sur ses genoux et faire en sorte qu'ils ne tombent pas à terre. Il est toujours ennuyeux de forcer les gens obligeants à se déranger pour ramasser ces petits objets.

D.—Puis-je conduire ma sœur au souper dans un bal ?

R. — Il faut éviter de conduire sa sœur, ou aucune de ses parentes, au souper, chez des étrangers. On ne peut se permettre de le faire que dans un cas de nécessité absolue et encore faut-il avoir demandé une autre jeune fille de ses amies ou de ses connaissances.

LADY ETIQUETTE.

RECETTES FACILES

SALMIS. — Mettez dans une casserole, une tranche de jambon, que vous ferez revenir. Mouillez d'un bon verre de vin blanc, épicez au goût, faites bouillir une heure et passez cette sauce au tamis. Dépecez la pièce de gibier rôti que vous destinerez à ce ragoût.

Mettez le tout dans la casserole et faites chauffer ensemble sans laisser bouillir, servez ensuite sur un plat garni de croûtons frits.

Ces salmis se font seulement avec le gibier.

PETITS PAINS CHAUDS. — (Buns). — Prenez environ quatre pintes de fleur dans laquelle vous défaites trois quarterons de graisse, ajoutez une pinte de froment, une pinte d'eau de patates, plutôt chaude que tiède, une demi-livre de sucre, quatre œufs, une poignée d'anis, une cuillérée de sel ; faites une pâte un peu dure, mettez-là dans un appartement chaud et laissez-la lever quatre heures. Prenez ensuite cette pâte, mettez-la sur le pétrin, étirez par poignées que vous laissez tomber au milieu et laissez-la lever encore deux heures, après quoi vous la mettez en petits pains sur des tôles et les laissez lever encore une heure dans une place un peu chaude. Prenez un œuf et un peu de lait, vernissez les "buns" avec une plume et mettez cuire dans un fourneau pas trop chaud.

CONSEILS UTILES

POUR LA MAUVAISE BOUCHE. Si on se réveille habituellement le matin avec la bouche mauvaise, il faut garder dans la bouche, pendant une durée variant d'un quart-d'heure à une demi-heure, tous les matins, à jeun, un morceau de rhubarbe gros comme un grain de raisin, et avaler la salive.

Pour empêcher vos cheveux de tomber, prenez des graines de persil, que vous mettrez en poudre impalpable. Saupoudrez-vous-en la tête trois soirs seulement, et il ne vous tombera plus aucun cheveu.

A quoi peut servir le sel. En frottant avec un peu de sel les taches faites par le thé, on le les enlève.

Comme poudre dentifrice, il conserve les dents blanches et rosées.

Un homme qui a du mérite et de l'esprit n'est jamais laid ; une femme chez qui la grâce et la beauté sont absentes verra toutes ses autres qualités réduites à "zéro", faute de "l'unité" qui les fasse valoir. —Balzac.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Mes chers petits amis,

Je voudrais bien vous avoir auprès de moi afin que vous puissiez jouir du panorama varié qui m'entoure!

"Capenoch" est un vieux manoir calédonien, mais avant de vous parler de mon séjour ici, j'aimerais vous donner l'explication de quelques termes "gaéliques" sans lesquels il est impossible de décrire le paysage écossais: "Doon", et "Ben" signifient montagne, "glen" : vallee profonde, "burn": ruisseau, "brae" et "dbon" : colline, "moor": landes ondulées et sauvages. Sur la propriété même, de mes amis, il y a de grands bois, dorés maintenant par les teintes de l'automne, des rivières aux cascades murmurantes, où l'on voit le saumon faisant des sauts périlleux, des collines empourprées de bruyères où abondent les perdrix, coqs-de-bruyère, bécassines, pluviers, éperviers, etc.

C'est l'époque des chasses, ce qui m'attriste, car j'aime bien mieux voir les petits êtres ailés, fendant l'air de leur vol rapide, que tombant victimes de la cruauté humaine! Les faisans jouissent encore de leur liberté, pourtant, et se prélassent sur les pelouses et dans les allées, étalant leur beau plumage aux rayons du soleil.

De ma fenêtre, d'où je vous écris, j'aperçois rangées sur rangées de montagnes bleues se fondant dans l'horizon brumeux. Le charme principal de la belle Calédonie, c'est le colori brillant et varié de l'atmosphère et des "lointains". Toute la gamme chromatique y est dans ces nuances les plus estompées et les plus tendres, mais les couleurs fondamentales sont le mauve, le bleu et le pourpre. Même les bois perdent leur vert cru pour se fondre dans ces tons éthérés. Hier, je suis allée voir Lady Laurie à Maxweldon House, un vieux château du XIV siècle, où naquit Annie Laurie, célèbre pour sa beauté et que le poëte a chanté dans les vers connus de par le monde, et commençant ainsi :

"Maxwelton braes are bonnie
"Whar early fa's the dew
"Whar me an' Annie Laurie
"Made up the promise true." (1).

Durant ma visite, une Américaine est survenue, carnet de notes en main, pour examiner en détail le château et toutes ses curieuses reliques du moyen âge ; à la nuit tombante, paraît-il, les corridors se repeuplent des générations passées : on entend des rires et des chuchotements et le froufrou de robes de soie, et parfois aussi le roulement de voitures invisibles dans la cour!

Dans ce même comté de Dumfriesshire se trouve Gretna Green, de romanesque mémoire. C'est ici que tous les mariages secrets avaient lieu, et à toute heure du jour où de la nuit, on voyait accourir "across the border" des chevaux de poste ventre à terre, souvent poursuivis par d'autres diligences contenant les parents des jeunes fuyards! Mais à l'heure qu'il est, les "beaux jours d'Aranjuez sont passés" pour Gretna Green, qui n'est plus maintenant qu'un paisible bourg coulant son existence monotone dans les collines, ainsi "tout passe, tout casse, tout lasse"!

Le facteur dans ces parages, est une vieille femme qui se met en route à 5 heures du matin et marche une dizaine de lieues à travers les montagnes pour porter les lettres dans les hameaux éloignés ; elle est la seule "walking post" encore existant en Calédonie, aussi vous pouvez vous figurer mes petits amis dans quel coin perdu je me trouve. Mais il est bon parfois d'être loin de toute civilisation!

Le chateau de Drumlanrig, la plus princière demeure en Ecosse et appartenant au duc de Buccleuch est à quelques lieues de Capenoch. Il y a autant de fenêtres que de jours dans l'année, c'est-à-dire 365!

Une autre excursion qúe j'ai faite, ces jours derniers, a été celle de Morton Castle, la forteresse des Douglas, une des plus puissantes familles de l'antique Calédonie, alliée par le sang à la famille royale des Stuarts, mais parfois aussi leurs ennemis implacables. L'histoire des deux branches, les Douglas "noirs" et les Douglas "rouges", remplissent les annales historiques de la Grande-Bretagne de crimes terribles et de prouesses extravagantes. A présent les ruines de Morton attestent seules de cette gloire évanouie... La semaine passée, j'ai gravi le Tynron Doon, une colline escarpée où Robert Bruce, le fondateur de la dynastie des Stuarts, occupait un castel dont aucun vestige n'est visible. Mais en revanche, le panorama dont on jouit, est une récompense suffisante, pour les labeurs de l'ascension. Instinctivement, les vers du grand barde calédonien (Walter Scott), me reviennent à la mémoire:

"I climbed the dark brow of the mighty Helvelyn.
"Lakes and mountains beneath me, gleamed misty and wide.
"All was still safe by fits when the eagle was yelling
"And starting around me the echoes replied."

CHRISTINE DE LINDEN.

(1) Les collines de Maxwelton sont charmantes après une abondante rosée ; c'est là où nous nous sommes jurés la foi, moi et Annie Laurie.

Zézette revient du cours. La mère l'interroge:

—Eh bien! quelle place as-tu ?

—La meilleure! près du poêle!

PAGE DES ENFANTS

Jeux d'esprit

HISTOIRE DE FRANCE

Quelques grands hommes du temps de Louis XIII. Les principaux traits de caractère de ce monarque.

CHARADES AMUSANTES

Avec quelle sainte peut-on faire un potage ?

Où se trouve le pape quand le soleil est couché ?

Réponse à Jeux d'Esprit

CHARADE AMUSANTE

Quel est le crime permis par la loi ?

Rép. — Tuer le temps.

Ont répondu : Hilaire St-Ours, St-Ours, Gonzalve Désortie, Suzon L'Heureux, Montréal ; Alfred St-Amour, Cousin Antoine, Alphonse Bernard, Juliette A., Rodolphe Boutet, Joséphine L., Délia G., Québec; L. Bélisle, J. Forest, Fall-River.

PROVERBES

Expliquez le sens des proverbes suivants:

1. D'un sac à charbon, il ne saurait sortir blanche farine.
2. Coup d'épée dans l'eau.
3. Contentement passe richesse.
4. Le chat absent, les souris dansent.

Rép. :

1. D'une chose mauvaise on ne peut tirer rien de bon.
2. Efforts sans résultat.
3. Il n'est pas nécessaire d'avoir une abondance de biens pour être heureux.
4. Là où il n'y a pas d'autorité, il y a toujours du désordre.

Ont répondu : Ulric, Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Alphonse Bernard, Rodolphe Boulet, Henri Saint-Pierre, Surgon L'Heureux, Québec ; Mathilde Beauchemin, Nicolet ; Marie Picotte, Josephte Dion, Woonsocket ; J. Forest, Fall-River ; Adine Taillefer, Lucie Bénard, Antoinette Desmarais, Sherbrooke ; Antonio Pelletier, Sainte-Elisabeth ; Maurice Pilon, Georges Gagnon, Batiscan ; Jos. Laurent, Lucienne Dagenais, Jeanne d'Arc, Jos. Mercier, Achille Lauzier, Jérôme Désortie et Ulric Vinet, Southbridge, Mass. (E.-U.)

Mot d'Enfant

(AUX PETITS LECTEURS DE TANTE NINETTE.)

Vous savez, n'est-ce pas, que nombre de mamans,
En grondant leurs bébés ont la douce habitude,
De leur dire ces mots en guise d'arguments :
"Le petit Jésus pleure..." et cette certitude
De contrister son Dieu, change un enfant soumis.
Le diablotin quinteux, la fillette entêtée,
Toujours, par ce moyen, j'obtins succès, hormis,
Une fois où je fus plaisamment déroutée...

Marguerite comptait à peine trois printemps
Qu'elle exerçait déjà sa personne menue,
A tenir, près de nous, des rôles importants,
Se révélant dès lors, ce qu'elle est devenue :
Charmant lutin enclin à la causticité,
A l'esprit vaniteux, autant que volontaire
Avec un petit cœur sans nulle aspérité,
Ce puissant contrepoids d'un bouillant caractère.

Mademoiselle, un jour, sans aucune raison,
Criait à perdre haleine et frappait avec rage,
Petits pieds, petits poings, aux murs de la maison,
Dans un accès subit d'emportement sauvage.
En vain je l'embrassai... Un tout petit soufflet
Seul, de ce grand courroux, sut me rendre maîtresse.
Ainsi souvent la peur de ce qui nous déplaît,
Fait naître et croître en nous une lâche sagesse.

Or, à son petit frère, à quelques jours de là
La friponne apprenait, à mentir sans vergogne,
Enseigner à tromper! lui dis-je, que voilà,
Pour un bébé mignon, une laide besogne.
Et regardant le ciel, j'ajoutai: "Je le vois,
"Le petit Jésus pleure!" — "Ah! qu'il pleure à son aise,
Reprit-elle aussitôt d'une ironique voix,
Ou plutôt... "Comme moi, bats-le pour qu'il se taise!"

Montréal, novembre, 1905. BELLA.


FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

III

Quant à Rosel, ce sera ma rivale, dans cette âme aux sentiments passionnés... Ah! nous arrivons. Je vous présente l'hôtel "chic" du pays, dont l'enseigne se balance majestueusement à la bise âpre du Puy-de-Dôme ; voici une succession d'étables, dont l'odeur saine vous fortifiera ; à droite, c'est la maison d'un notable du pays, riche cultivateur ; plus loin...

Que disait-il? La jeune femme l'ignorait, tant la voix, le visage, l'attitude de son mari la plongeaient de plus en plus dans une stupéfaction profonde. Ce grave riait comme un enfant; ce silencieux parlait avec un entrain inaccoutumé ; ce calme avait des gestes vifs, des enthousiasmes de "très jeune". Evidemment le retour au pays, l'air natal, les souvenirs d'enfance lui montaient au cerveau et le grisaient.

Elle sortit comme d'un rêve en voyant le docteur ouvrir rapidement la portière du landau.

—Cocher, arrêtez. Suzan, voici le chalet, et voici ma mère.

Déjà, il était sur la route poudreuse, serrant dans ses bras la mère Orvanne qui pleurait de bonheur.

—Bonjour, maman! Enfin, c'est moi! C'est nous ! Là, là, tu m'as assez embrassé ; c'est au tour de Suzan et de Rosel ; laisse-moi les aider à descendre de voiture.

Quand la jeune femme arriva vers la paysanne, celle-ci avait essuyé ses larmes et la regardait en silence.

Oui, elle se l'était bien représentée ainsi, cette Parisienne : des yeux noirs, longs à n'en plus finir, un nez tout petit, des lèvres rouges comme des coquelicots, des joues aussi blanches que du lait. Avec cela, sous la jaquette de fourrure, une taille mince à prendre entre les deux mains. Du pâle ! Du maigre! Et la Francine qui...

—Maman, embrasse ma femme.

Jacques avait jeté ces mots dans l'air vif avec toute la fierté, tout le bonheur d'un homme aimant et aimé. La mère Orvanne posa froidement ses lèvres sur la joue qui lui était tendue, et d'un "Bonjour, madame, arrêta net le "Bonjour, ma mère" que Suzan allait péniblement articuler pour faire plaisir à son mari.

—Bonjour, dit-elle, soudain raidie.

Gaiement, le docteur arrivait portant Rosel en triomphe.

—Vois ton bijou de petite-fille. Rosel passe tes menottes autour du cou de grand'maman et embrasse-la de tout ton cœur.

L'enfant ouvrit des yeux immenses, regarda cette femme vêtue de noir, au teint basané, au visage sévère entouré d'une coiffe blanche à tuyaux, et se rejeta en arrière.

—Non!

—Vite, Rosel, insista Jacques, c'est grand'maman.

—Pas maman! bonne! cria la petite. Non, non, non.

Et, prise de peur, elle se mit à pleurer, se débattant si bien que Jacques, énervé, la tendit à sa femme:

—Ma chère, appelez Daisy, ou consolez-là, nous allons ameuter le village.

—Demain, ce sera mieux ; il faut, tu le comprends, qu'elle s'habitue à toi.

Puis, se tournant vers sa mère:

—Ta fille me prendra toujours pour sa bonne, dit-elle sèchement. Ah ! elle a rudement besoin de l'air de la montagne. Toi aussi, du reste. L'air de Paris, qui fait vivre les femmes, tue les hommes et les enfants.

Il se mit à rire, mais Suzan qui était à quelques pas de là avait entendu. Toute pâle, elle serra bien fort Rosel sur son cœur :

—Petite aimée, murmura-t-elle, maman sera très malheureuse ici :

. . . .

Le chalet était une gentille habitation séparée de la route par une cour bordée d'une haute grille. Un rez-de-chaussée, un étage autour duquel courait un balcon, des mansardes ; le tout avec une ceinture de vieux saules : tel était l'aspect de la nouvelle demeure du docteur Orvanne.

A l'intérieur, des pièces petites, mais bien aménagées ; une exposition, au couchant, sur toute la chaîne des montagnes ; une autre, au levant, sur la plaine, et aussi sur un immense jardin, fouillis d'herbes, de broussailles, poussant fraternellement à leur guise depuis plusieurs années.

—Nous serons bien, n'est-ce pas ? dit Jacques d'un air satisfait. Ce chalet ressemble à celui que vous avez habité à Biarritz avec Mme Champvallier, et qui vous plaisait tant.

Elle fit "oui" de la tête, gênée par la présence de la mère Orvanne qui, de chambre en chambre, les suivait pas à pas, s'exclamant devant les meubles, les bibelots posés à la diable un peu partout par les domestiques..

—La Francine a quelque chose comme ça!... La Francine a quelque chose de plus beau que ça, disait la paysanne de temps à autre.

Et ce nom de "Francine", jeté ainsi dans leur intimité avec un accent étrange, finissait par agacer la jeune femme, comme le son d'une cloche fêlée résonnant dans l'air pur.

—Qu'est-ce donc que cette "Francine" dont votre mère parle toujours? demanda-t-elle à son mari quand la mère Orvanne les eut quittés.

—Francine? c'est la fille du propriétaire de notre chalet ; c'est la femme que mes parents rêvaient pour moi.

—Ah! oui, je me souviens maintenant.

Et une question bien féminine monta aux lèvres de Suzan :

—Est-elle jolie?

Il haussa les épaules.

—Je ne me souviens d'elle que comme d'une grosse boulotte assez commune, voulant jouer à la demoiselle. Mlle Dourif s'est mariée quel-

ques mois après nous avec un jeune médecin de Paris qui rêvait de construire un sanatorium et ne le pouvait pas, étant aussi pauvre que Jacques Orvanne. La dot, très ronde, de Mlle Dourif lui a permis de réaliser son rêve. Pauvre Abel Lordier! On le dit fort malade.

—Vous le connaissez?

—Je crois bien. Nous avons été étudiants ensemble. Je serai heureux de lui serrer la main et de causer de ce passé qui me semble si loin.

Les yeux fixes sur le jardin dont elle ne voyait même pas les poussées audacieuses, Suzan restait pensive.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Jacques en riant. Vous êtes jalouse de Mlle Dourif?

—Oui, en ce sens que je ne plais pas à votre mère, et que je pressens, dès la première minute, qu'il va y avoir des heurts entre nous.

Le docteur devint sérieux.

—Entre mère et fille il y a des heurts, à plus forte raison entre belle-mère et belle-fille, surtout quand la vie, l'éducation sont totalement différentes. Mais, de grâce, Suzan, n'allez pas vous tourmenter à plaisir pour des riens : une inflexion de voix, une remarque, un regard, que sais-je? Vos rapports avec ma mère, bien que fréquents, ne seront pas continuels. Jouissez donc, sans arrière-pensée, de l'air vif des montagnes, du repos trouvé dans le calme des champs. Les femmes ont la spécialité des inquiétudes anticipées et des tempêtes dans un verre d'eau.

Elle resta silencieuse, il poursuivit :

—Ce qui est certain, c'est que ma mère a été blessée de s'entendre appeler "bonne" par Rosel. A son âge, on oublie ce qu'est un baby. Rosel s'habituera vite à la coiffe auvergnate, et grand'mère et petite-fille seront d'excellentes amies, j'en suis certain.

Il se leva, ouvrit une des fenêtres, et aspira à pleins poumons l'air vif, tout parfumé de résine et de thym.

—Suzan, voyez donc cette nuit idéale. La montagne nous souhaite la bienvenue en se montrant dans toute sa beauté. Vous, une amante passionnée du Beau, comment n'avez-vous pas déjà crié votre enthousiasme? Moi, dans mon enivrement, j'ai dix ans de moins qu'à Paris, et, déjà, je me sens plus fort. Si Roscob ne l'avait défendu, je me mettrais demain au travail.

Suzan eut un petit sourire, le premier depuis le début de leur conversation.

—Jacques, soyez bien sage. Nous devons veiller mutuellement l'un sur l'autre. Souvenez-vous...

A minuit, très lasse pourtant du voyage, la jeune femme cherchait vainement le sommeil au milieu du flot de pensées tristes qui l'assaillaient de toutes parts... Jacques, lui, dormait depuis longtemps.

IV

Chalet des Saules,
Orcines, le... 18...

"May, je reçois à l'instant tes quelques lignes pleines d'inquiète affection, et, vite, je t'envoie cette carte. Jacques est fort souffrant, si souffrant qu'en plus du docteur Lordier, que ma belle-mère est allée chercher aussitôt, sans demander mon avis, un médecin de Clermont vient tous les deux jours.

"Accès de fièvre causé par une très grande fatigue cérébrale" : voilà le résultat de la consultation d'aujourd'hui.

"J'écris immédiatement à Roscob.
"Suzan".

V

Pour la première fois, depuis huit jours, Jacques dormait d'un sommeil tranquille ; le médecin de Clermont était parti satisfait de l'état de son malade, et le docteur Lordier, reconduit par Suzan jusqu'à la grille, venait de laisser comme adieu, des paroles réconfortantes.

Brisée de fatigue par les nuits d'insomnie, mais l'espérance au cœur, la jeune femme rentra au chalet, après avoir aspiré quelques instants avec ivresse l'air très pur qui, venu de la montagne, se parfumait en baisant au passage les bois de pins et les fleurettes des landes. Jacques dormait encore... Mme Orvanne tricotait à côté du lit, on entendait dans le silence de la chambre le cliquetis de ses aiguilles, ce cliquetis qui avait tant énervé Suzan pendant cette semaine d'angoisses.

Quelle inoubliable semaine! Jacques, avec la fièvre, le délire, appelait à toute minute Suzan, Rosel, parfois sa mère ; puis, débitant des fragments de discours, il s'agitait, gesticulait, pour tomber ensuite dans une effrayante torpeur. Mme Orvanne, affolée, bruyante dans sa peine comme on l'est à la campagne, amenait des voisins vers le malade, expliquait son état, tout en pleurant, tout en embrassant son "petit", et brisait le cœur de Suzan par

des appréciations sur leur mariage, sur la vie de Paris, sur tout ce qui lui passait par la tête, si désespérée et si exaspérée à la fois que les médecins, d'un commun accord, avaient fini par lui dire qu'elle aggravait l'état de son fils et ferait mieux de partir. Alors, muette, farouche, elle s'était assise au pied du lit, son tricot à la main et n'avait plus bougé. Nuit et jour, Suzan avait senti son regard attaché alternativement sur Jacques et sur elle, et l'obsession de ce regard, dans lequel brillait une flamme jalouse, causait à la jeune femme un malaise si insurmontable qu'aux rares instants où elle pouvait prendre un peu de repos, elle fermait les yeux pour y échapper.

C'est ce qu'elle faisait encore à cette heure de grand calme, essayant même de ne plus entendre le bruit léger des aiguilles qui lui prouvait la présence de sa belle-mère.

Qu'elle s'était trouvée seule et qu'elle se trouvait seule dans cette campagne! Qu'elle aurait voulu May Champvallier au cœur si chaud, le docteur Roscob au dévouement si vrai, au diagnostic si sûr! May ne pouvait quitter Yves, ni le conduire auprès d'un malade ; le docteur Roscob devait être absent de Paris, car il n'avait pas répondu au mot désolé de Suzan, il n'était pas venu, comme elle l'espérait sans oser se l'avouer.

(à suivre)



Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.